sence d'un Lucilius parmi les patrons clarissimes de la ville sur l'album de 228 ne saurait prouver que la famille ait possédé là des domaines trois siècles durant.

— Mme Frézouls fait remarquer qu'elle ne le prétend pas non plus ; qu'il y a d'ailleurs deux Lucilius sur l'album et que celui qui a retenu son attention n'est pas le clarissime, mais un autre Lucilius inscrit dans la tribu Sergia, celle des Marses (Canusium appartient à l'Oufentina), et dont l'épitaphe a été retrouvée dans le *sepulcretum*. Il semble probable que le personnage s'est installé dans la région parce que sa famille y possédait de longue date des intérêts liés à la transhumance et que, par conséquent, devant la rareté de ce gentilice en Lucanie et dans les Pouilles, il n'y a pas lieu de chercher autre part les biens de Lucilius Hirrus.

III. — M. J. Marouzeau commente un tour de phrase qui constitue une sorte de *tic ovidien dans les « Métamorphoses »*.

Un grand nombre de passages des *Métamorphoses* présentent des exemples de phrases disloquées qui ont pour trait commun de rapporter les propos d'un personnage : la notation du type « dit Un tel » non seulement est insérée au point le plus compact de l'énoncé, mais se trouve elle-même coupée en plusieurs tronçons disséminés dans la phrase qu'on rapporte :

« Stemus » *ait* « pacto » *uelox Cyllenius* « isto ».

En outre, il arrive souvent que la conjonction *que* accompagnant le verbe « dire » soit insérée dans la phrase rapportée :

Aspicit hunc « Mentis » *que* « piae cape praemia » dixit.

Les *Métamorphoses* contiennent près de quarante exemples de cette construction artificielle, dont l'emploi paraît représenter un tic personnel.

— Diverses observations sont présentées par MM. J. Heurgon, J. Perret, L. Nougaret, tendant à envisager les procédés de lecture et de récitation qui pouvaient être pratiqués pour faire passer ces acrobaties de rédaction[1].

II.

SÉANCE DU SAMEDI 8 FÉVRIER 1958.

Président : M. P. Grimal.

Membres présents. — Mlle M.-Th. d'Alverny, MM. H. Bardon,

1. Le texte développé de cette communication a paru dans les *Mélanges ovidiens* édités par M. N. I. Herescu (cf. ci-dessous, p. 314).

R. Bloch, P. Boyancé, J. Collart, Mlle S. Corbin, MM. P. Courcelle, J. Courtès, A. Diény, M. Durry, P.-M. Duval, A. Ernout, Mlle J. Ernst, MM. G. Fohlen, J. de Foucault, R. France, H. Frère, Mlle A. Freté, MM. J. Gagé, E. Galletier, R. P. Gils, J. Hellegouarc'h, J. Heurgon, R. P. Hubert, A. Hus, J. Le Gall, R. Marichal, J. Marouzeau, H.-I. Marrou, A. Michel, Mme H. Michel-Lévy, MM. J. Monfrin, L. Nougaret, Mmes S. Nougaret, A. Ohana, MM. Ch. Parain, J. Perret, H. Pflaum, J. Reinach, L. Rolland, Ch. Rosset, Ch. Samaran, R. Sindou, A. Soubiran, A. Vernet, Mlle J. Vielliard, MM. P. Wuilleumier, J. Zeiller, Mlle J. Zimermann.

Informations.

M. J. Marouzeau fait part de la perte cruelle que vient d'éprouver le monde savant en la personne d'Edmond Faral. Inscrit à notre Société dès l'origine, il avait marqué l'une de nos premières séances par la présentation d'un Rapport sur l'orientation des études de latin médiéval qui a été comme le prélude à sa riche carrière scientifique et a fourni l'inspiration à maints travaux de ce dernier demi-siècle.

Ce deuil vient s'ajouter à celui que nous avons ressenti de la mort accidentelle de Jean Bérard, qui représentait parmi nous, avec un esprit de découverte exceptionnel, les études mycéniennes rénovées en partie par ses soins.

Un troisième deuil vient de frapper notre Société en la présence de Jean Couissin, dont la fidélité à nos séances perpétuait une tradition inaugurée par son père, un de nos membres les plus anciens et les plus dévoués.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. R. Marichal soumet à l'assemblée, en s'aidant de projections, diverses considérations sur l'*aspect culturel et social de certaines écritures pompéiennes.*

Le privilège de Pompéi et d'Herculanum est, pour le paléographe, de nous offrir un tableau presque complet des écritures en usage au 1er siècle, depuis les écritures stéréotypées gravées sur pierre jusqu'aux écritures personnelles des *graffiti*. L'examen des affiches électorales de la Via dell'Abondanza, où certains programmes de spectacles ont été volontairement conservés pendant plus de vingt ans, divers *graffiti*, où le scripteur s'amuse à donner à certains noms des formes de bateaux ou écrit des syllabes à peu près dénuées de sens, mais d'un graphisme pittoresque, montrent que les Pompéiens sont sensibles à la silhouette des mots et attachent à l'écriture une valeur esthétique.

L'écriture à la mode au milieu du 1er siècle est une écriture élancée, étirée en hauteur, où les traits obliques sont prolongés à plaisir au-dessus

et au-dessous du corps des lettres. M. Marichal choisit, parmi beaucoup d'autres, comme particulièrement typiques, les *graffiti C. I. L.* IV, 1934 et 6892. Il a été frappé d'un air de parenté entre ces écritures et les célèbres décorations murales du IIe et du IVe style. Il lui a paru qu'il y avait là, non seulement, peut-être, une mode superficielle, mais l'expression de certaines tendances psychologiques. Les historiens de l'art s'accordent à reconnaître dans le IVe style le goût de l'emphase, de la fantaisie, de l'étrangeté, du mouvement, du rêve. Pour essayer d'approfondir ces analogies, M. Marichal a eu la curiosité de rechercher ce que les graphologues disent des écritures de ce type ; il a constaté qu'ils s'accordent tous à y reconnaître une tendance à se donner en spectacle, une vitalité exubérante, une certaine inquiétude ; ils y reconnaissent surtout des écritures de sportifs et d'acteurs. Les deux diagnostics concordent. Or, le *graffito* 1934 est signé, les personnages qui y sont mentionnés peuvent être identifiés : ce sont des champions de paume, des gladiateurs, des acteurs et aussi des adeptes de cultes orientaux.

Les débuts de cette mode peuvent se dater du début du règne d'Auguste ; or c'est aussi le moment où, d'après un passage bien connu de Vitruve, commencent à faire fureur les excentricités du IVe style. Dans l'art, cette mode durera jusqu'au IIIe siècle : c'est aussi au IIIe siècle que disparaît l'écriture élancée de Pompéi.

— M. Samaran, vivement intéressé par les reproductions que M. Marichal a fait défiler sur l'écran, ne manque pas d'en souligner le caractère original, sans pour cela céder à toutes les suggestions de la graphologie.

— M. Reinach demande si les styles de l'écriture ne seraient pas, en partie, fonction de l'instrument utilisé. M. Marichal, sans repousser l'idée que l'instrument doit jouer son rôle, ne le pense pas pour les *graffiti* présentés : ceux-ci sont écrits avec un style très pointu sur des stucs très lisses et tendres, donc avec autant de facilité que sur du papyrus.

— M. Ernout, observant que les *graffiti* du *C. I. L.* IV montrés par M. Marichal sont l'œuvre de lettrés, se fait donner quelques précisions sur leur date, par comparaison avec les *graffiti* du type vulgaire.

II. — M. J. Le Gall s'attache à montrer que *l'on commet une erreur grave en traduisant le mot « falx » par « faux »*.

MM. A. Lagrange (*Notes sur le vocabulaire viticole, R. É. L.*, XXV, 1947, p. 41 ; p. 77 sqq.) et E. de Saint-Denis (*Falx vinitoria, R. A.*, avril-juin 1953, p. 163-176) ont déjà montré que les « falces viniaticae » étaient tantôt des serpes à tailler la vigne, tantôt des serpettes à

vendanger. Les « falces putatoriae », « arborariae », « silvaticae », destinées à tailler les arbres ou à couper des branches, étaient des outils analogues. Les « falces ruscariae » ou « lumariae », utilisées pour couper les épines, semblent avoir été des outils de petite taille (« falculae » selon Caton) que leur manche court distinguait du « falcastrum » ou « runco ». Les « falces scirpiculae » servaient à couper des liens, de joncs par exemple. Pour la moisson, on utilisait bien des procédés différents, mais on n'employait pas de faux : lorsqu'on utilisait des « falces messoriae », on saisissait la javelle à couper de la main gauche, ces outils étaient donc des faucilles, de types d'ailleurs très variés à en juger d'après les monuments figurés ; la « falx stramentaria », avec laquelle on coupait les chaumes après la moisson, était certainement semblable, sinon identique.

La « falx fenaria » — la « falx » à couper l'herbe — pose une question plus difficile. C'était un outil mal adapté à son emploi, car, pour ne rien laisser dans le pré, il fallait la passer à deux reprises immédiatement consécutives — il ne s'agit pas du regain — la seconde opération étant encore désignée à l'époque classique par l'expression « sicilire prata », bien que la « sicilis » eût été remplacée par la « falx fenaria ». Dans un passage, malheureusement mal conservé, Pline (*H. N.*, XVIII, LXVII, 261) précise qu'en Italie cet outil était de petite taille et manié de la seule main droite : c'était, par conséquent, une faucille ; Pline l'oppose à la « falx fenaria » gauloise, plus grande, et dont il laisse entendre qu'on la maniait à deux mains. La faux serait-elle donc une invention gauloise?

Son histoire, du Moyen Age à l'époque contemporaine, tend à le confirmer ; son emploi pour la moisson ne s'est répandu qu'au XIX^e^ siècle en raison des résistances des paysans, mais elle était l'outil à faucher l'herbe usuel dès le début du IX^e^ siècle, car elle symbolise déjà la fenaison dans les calendriers figurés carolingiens de cette époque (cf. H. Stern, *Poésies et représentations carolingiennes et byzantines des mois*, *R. A.*, avril-juin 1955, p. 142-143). Entre le texte, d'ailleurs obscur, de Pline et ces calendriers, il y a malheureusement sept siècles qui ne nous offrent aucun indice — l'authenticité des « faux antiques » de nos musées étant très discutable ; nous n'oserons donc conclure dès maintenant. Même si la « falx fenaria » gauloise a été une faux, il n'en reste pas moins que la littérature latine a complètement ignoré cet outil et que le mot « falx » ne doit jamais être traduit par « faux », comme M. Marouzeau l'a précisément montré ici même (*Quelques interprétations de Virgile*, *R. É. L.*, XI, 1933, p. 64, et dans la discussion de la communication de A. Lagrange citée *supra*) ; en ce qui concerne la « falx saligna » de Priape, l'expression « faux de saule » n'aurait aucun sens.

— M. Marouzeau insiste sur la complexité du vocabulaire de l'outillage agricole, vocabulaire qu'on ne comprend bien qu'à condition d'avoir manié soi-même les outils. C'est faute de cette expérience qu'on a pu, dans toutes les traductions de Virgile, attribuer une faux au Priape des jardins. Pour ce qui est de l'outil à faucher, il paraît difficile de croire qu'on ait jamais pu couper l'herbe avec un instrument aussi mal adapté à cet usage qu'une faucille.

— M. Parain estime que l'étude devrait être reprise du point de vue philologique. Il y aurait à tenir compte des appellations de la faux dans diverses régions, comme « dard » ou « dail ». Les mots latins : « falx », « sicilis », etc., seraient à étudier du point de vue de leur origine et de leur répartition dans le temps et l'espace.

— M. Le Gall rappelle que l'origine de « dard » a déjà été examinée, notamment par E. Gamillscheg (*Zeitschrift für Romanische Philologie*, 1922, XLII, p. 86-89). Il y aurait cependant grand intérêt à ce qu'un philologue reprenne l'étude de ces questions en tenant compte des données archéologiques[1].

III.

SÉANCE DU SAMEDI 8 MARS 1958.

Président : M. P. Grimal.

Membres présents. — Mlle d'Alverny, M. J. André, Mme J. Assa, MM. H. Bardon, J. Beaujeu, B. Blumenkranz, Mlle M. Bontemps, MM. P. Boyancé, A. Bruhl, J. Courtès, A. Dain, Mme S. Delfino, MM. M. Durry, P.-M. Duval, A. Ernout, Mme Ernout-Chevassus, Mlle J. Ernst, MM. G. Fohlen, J. de Foucault, R. France, B. Georgin, L. Gerschel, R. P. Gils, R. Goujard, J. Hellegouarc'h, R. P. Hubert, A. Hus, P. Jal, P. Langlois, H. Le Bonniec, A. Marichal, J. Marouzeau, A. Michel, J. Monfrin, J. Morel, Mlle Y. Mugajar, M. L. Nougaret, Mme S. Nougaret, MM. Ch. Parain, J. Perret, H. Pflaum, Mme V. Regnot, MM. J. Reinach, L.-F. Rolland, Ch. Rosset, W. Seston, J. Soubiran, R. P. Testard, R. P. Verheijen, P. Veyne, Mlle S. Viarre, MM. R. Villers, P. Wuilleumier, J. Zeiller, Mlle J. Zimermann.

Informations.

M. J. Marouzeau signale que le volume en cours de la *Revue* est au brochage et sera distribué incessamment.

1. Le texte développé de cette communication a été publié dans les *Actes de la semaine archéologique de Nancy*, 1957.